

Chapitre IV

LA CAMPAGNE MODELEUSE D'HOMMES



Les amours champêtres, dont George Sand parle dans ses romans rustiques n'exposent pas une théorie de la liberté ou des revendications violentes comme le faisaient Indiana et Lélia. George Sand y trouve un cadre qui lui permet de peindre avec plaisir ses amis, les paysans de Nohant et des campagnes voisines. Ils ont tiré de leur terre toutes leurs qualités: chez les hommes, volonté, générosité, génie musical; et chez les femmes, amour maternel, courage, sens de la responsabilité. La nature très douce du Berry paraît avoir modelé leurs traits romantiques.

La fin laboureur.

006944

Le paysan du Berry connaît bien son métier et ses limites. Son honnêteté lui tient à cœur; d'ailleurs il n'est pas homme d'argent:

" Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les démanches, la battaicon, les fourrages. Pour les vignes, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous savez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et si les affaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais." (28)

Germain, c'est son nom, a le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes... " (39) . En pleine force, il est resplendissant de santé et souple comme " un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré. " (40)

" Robuste comme un jeune bœuf " disent nos paysans thais.

Germain part chercher femme. Son garçon désire l'accompagner, pleure et crie. Le père résiste difficilement aux larmes de l'enfant :

"... il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesse et s'efforçait de cacher son malaise à la petite Marie, que la sueur lui en vint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pleurer aussi... en se retournant vers la petite Marie... il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de larmes, et tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les siennes, bien qu'il grondât et menaçât encore. " (41)

Cette sensibilité paraît excessive surtout de la part d'un homme, et d'un paysan sans doute faut-il en retrouver une trace de l'influence de Jean-Jacques Rousseau ou de Bernadin de Saint-Pierre. La sensibilité de Germain imprègne sa vie religieuse, et la colore d'une nuance romantique. L'Alouette l'aide à louer la bonté de la Providence :

" L'Alouette, qui chantait en montant vers les cieux, lui semblait être la voix de son cœur rendant grâce à la Providence ... Germain était content d'être seul. Il se mit à genoux dans le sillon qu'il allait refondre, il fit la prière du matin avec une effusion si grande que deux larmes coulèrent sur ses joues encore humides de sueur. " (42)

Le fin laboureur s'est assis sous les grands chênes pour se reposer; après la traversée du gué, le voilà perdu en pleine forêt; la nuit favorable aux épanchements, il se montre sentimental, et s'abandonne aux larmes, au souvenir de son épouse disparue depuis peu de temps: " - C'est vrai qu'elle t'aimait beaucoup, petite Marie! elle faisait grand cas de toi et de ta mère. Allons! tu pleures? Voyons, ma

fille, je ne veux pas pleurer, moi...

- Vous pleurez, pourtant, Germain! Vous pleurez aussi! Quelle y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme? Ne vous gênez pas, allez! je suis bien de moitié avec vous dans cette peine-là!

- Tu as bon cœur Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi... " (43)

Sensibilité, et délicatesse de jeune fille! Voilà qui n'est pas fréquent chez les paysans.

Germain a le cœur droit. Simplicité et sincérité lui tiennent à cœur. Son affection qu'il a pour la petite Marie est exprimée de façon claire et simple:

" Vois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse idée qu'un homme de trente ans est vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! une jeune fille crainte de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'est pas la coutume du pays... dans d'autres pays on ne regardait point à cela... D'ailleurs, les années ne font pas toujours l'âge. Cela dépend de la force et de la santé qu'on a. " (44)

George Sand laisse paraître dans toutes ses œuvres son sens de la fraternité humaine et le communique à la plupart de ses personnages. Germain aime son prochain, pas en paroles seulement, mais en actes. Apitoyé par la mère Guillette, il se faufile sous son hangar et renouvelle chaque soir sa provision de bois, son blé et ses pommes de terre, sans que la vieille puisse découvrir son bienfaiteur:

"... la mère Guillette ne put jamais comprendre comment sa provision de bois ne diminuait point, et comment son hangar se trouvait rempli le matin lorsqu'elle l'avait laissé presque vide le soir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait par la lucarne du grenier, et vidait un sac

sur le plancher sans réveiller personne et sans laisser de traces. la vicille en fut à la fois inquiète et réjouie; elle engagea sa fille à n'en point parler, disant que si on venait à savoir le miracle qui se faisait chez elle, on la tiendrait pour sorcière...

La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée de mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien. " (45)

Le beau farinier.

Le " beau farinier " -c'est le nom du Grand Louis, -fascine par ses yeux noirs toujours pétillants; ses dents d'ivoire pur rehaussent son teint bronzé, et son front fait pressentir une intelligence étendue, de la " finesse, " et du bon sens :

" L'échantillon du terroir... avait cinq pieds huit pouces de haut, taille remarquable... Il était robuste à proportion, bien fait, dégagé... " (46)

Malgré son air hardi, le Grand Louis cultive la bonté et la sincérité plus que l'audace: " Il entra avec une assurance qu'on eût pu prendre pour de l'effronterie, si la douceur de ses yeux d'un bleu clair, et le sourire de sa grande bouche vermeille n'eussent témoigné que la franchise, la bonté, et une sorte d'insouciance philosophique, faisaient le fond de son caractère. " (47) Il aime son prochain; son cœur généreux et droit commande toujours ses décisions. Le grand farinier, toujours soucieux d'hospitalité, invite Marcelle et ses compagnons à passer la nuit chez lui: " ... Mais si vous voulez, nous ne sommes qu'à une petite lieue de mon moulin d'Angibault; ça n'est pas riche, mais c'est propre... allons, mesdames! à la guerre comme à la guerre, au moulin comme au moulin.

Demain matin on aura ramassé et décrotté la patate... et on vous conduira à Blanchemont à l'heure que vous voudrez. " (48)

Comme le fin laboureur, il connaît bien ses bêtes et surtout sa jument, Sophie. Le Grand Louis prend soin d'elle, la nourrit et la guérit quand elle est malade. Disparaît-elle, emmenée par un mendiant, il pense sans cesse à elle, préoccupé des coups de fouet qu'elle reçoit, et de l'herbe fine qui lui manque :

" ... ce que je regrette, c'est elle, et non pas son prix, elle n'en avait pas pour moi. Elle était si courageuse, si intelligente, elle me connaissait si bien! Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est elle pense à moi, et regarde de travers celui qui la soigne... " (49)

Henri Lémor.

A l'opposé de beaucoup des personnages de George Sand, Henri est un jeune homme de grande volonté. Malgré son caractère fort il ne manque pas de modestie. Enfant de Paris, il se distingue des villageois par son air " agréable, intelligent et distingué " (50) , sa santé délicate. Etranger à toute coquetterie, il se fait une loi de ne gêner personne , et dans ce but, il veille à rester toujours propre.

Délicat, porté à s'abandonner à la tristesse, il ne sait pas dissimuler ses sentiments. Ses émotivas le dominent, et quand il lui arrive de fondre en larmes, Marcelle s'en effraie.

Lui aussi possède un cœur généreux, et se sacrifie pour son frère malade qui "était phthisique " (51) Henri ne montre aucun ennui; il " le soignait avec une sollicitude admirable. " (52) Comme tous deux

" étaient orphelins, Henri était une véritable mère pour le pauvre agonisant. Il ne le quittait pas d'une heure, il lui faisait la

lecture, le promenait et le rhabillait comme un enfant, et, comme ce malheureux Ernest ne dormait presque plus, Henri... semblait presque aussi malade que lui. (53)

Son bon cœur et son amour fraternel le rendent ami des pauvres. Il se soucie de leurs malheurs et de leur misère. Il ne ressemble pas à son père avare et méchant:

" ... la mort d'Ernest laissait à Henri un revenu de huit ou dix mille francs... les idées de lucre, l'indélicatesse, l'effroyable dureté et l'égoïsme profond de ce père commerçant avaient révolté de bonne heure l'âme enthousiaste et généreuse de Henri... il se hâta de céder... son fonds de commerce à un homme que Léonor le père avait ruiné par les manœuvres les plus rapaces et les plus déloyales d'une impitoyable concurrence, Henri distribua à tous les ouvriers que son père avait longtemps pressurés le produit de cette vente..." (54)

Il s'intéresse au bien-être du peuple et surtout aux pauvres gens. Henri devient socialiste, et s'élève contre la richesse. Ses idées socialistes se manifestent au cours d'une conversation avec le neveu:

" ... vous travaillez pour gagner un peu d'argent, comme nous nous travaillons tous? Pourquoi mépriser tant l'argent qu'elle a, et qui est tout gagné? "

" - Il n'a pas été gagné par le travail du pauvre; c'est de l'argent volé... C'est l'héritage des rapines féodales de ses pères. C'est le sang et la sueur du peuple qui ont cimenté leurs châteaux et engraisé leurs terres... " (55)

Bien des discours démagogiques ont repris les violentes expressions de la très douce George Sand!...

Comme beaucoup de révolutionnaires Henri est un idéaliste, qui essaie d'inculquer à Marcelle ses propres sentiments en de longs

discours :

" Je suis l'enfant de mon siècle... des torrents de lumière ont passé devant moi... j'ai couru vers ces grands éclairs... je ne trouve qu'en toi le beau idéal que je voudrais voir régner sur la terre... Aimons-nous donc sans nous corrompre... Aimons-nous comme deux passagers qui traversent les mers pour conquérir un nouveau monde... Aimons-nous, non pour être heureux dans l'égoïsme à deux, comme on appelle l'amour, mais pour souffrir ensemble... pour prier ensemble, pour chercher ensemble ce qu'à nous deux... nous pouvons faire... pour conjurer ce fléau qui disperse notre race... " (56)

Eriocolin.

Les parvenus ne sont pas un produit du XIXe siècle; Eriocolin, enrichi grâce à son avidité, incarne ce rôle dans les romans de George Sand. C'est un homme gros, à l'œil vif, noir et dur, gonflé de cupidité, au front bas, étroit. Aucun signe d'intelligence ne relève sa physionomie. Aucune bonté dans ses traits. Il ignore l'hypocrisie et le mensonge, respecte le "mien" et le "tien". C'est un homme d'argent, il apprécie l'or et reste insensible à toute valeur humaine, la méprise même avec la candeur la plus cynique. Un mot lui suffit pour excuser des plus mauvais tours: " mon intérêt est contraire au tien. " (57)

Le profit est le seul dieu qu'il honore, et il suggère à Rode de danser avec le Grand Louis d'Angibault, malgré la défense de sa mère: pourquoi faire affront à ce jeune homme? " Il ne faut pas humilier ses inférieurs; on a toujours besoin d'eux un jour ou l'autre, et on doit se les attacher quand ça ne coûte rien " (58)

D'ailleurs la richesse pèse plus dans la vie d'un homme que le bonheur de sa fille. L'amour paternel lui paraît étranger; il ne se soucie jamais de sa fille malade; il ne parle que d'argent, exclut de son cœur toute autre préoccupation. Une seule inquiétude lui pèse: la folie menace Rose, et pourrait entraîner bien des dépenses. Pour devenir propriétaire de Blanchement, il permet à sa fille d'épouser le Grand Louis: " Ce serait une fameuse économie... Ne pas doter et avoir Blanchement pour deux cent cinquante mille francs, c'est cent mille francs de profit... L'affaire n'est pas mauvaise. " 59

Joset.

A l'opposé du fin laboureur, Joset n'a pas été flatté par la nature. C'est " un enfant triste d'une chétive corpulence et d'un caractère tourné en dedans. " (60) Ses yeux clairs brillent comme " deux rayons d'étoile " (61) et dénotent un esprit vif. Sa mâchoire trahit une volonté aux décisions inébranlables. Jamais il ne jouit d'un moment d'humeur gaie; il s'enferme le plus souvent dans un silence indifférent et mystérieux. Absorbé par la contemplation d'un spectacle invisible à tout autre, il ressemble à ces hommes qui " voient le vent, " (62)

Comment ses amis et ses voisins le comprendraient-ils? Comment pourraient-ils bien l'estimer? Au travail il se montre maladroit et incompetent. Ce n'est pas qu'il manque d'intelligence, au contraire. Loin d'être un imbécile il possède " une fantaisie de musique. " (63) La musique l'enchanté. Elle " vaudra la peine que je m'en serve, dit-il, et que je soutienne la guerre pour l'amour d'elle. " (64) Ses dons d'artiste s'expriment quand il " flûte " avec passion et douceur.

Sa grande sensibilité le rend romantique. L'ennui l'accable sans raison, et seuls, ses projets ambitieux, peuvent l'en distraire:
 " ... je n'ai qu'une force, c'est ma volonté d'être grand musicien... j'irai dans le haut Bourbonnais jusqu'à ce que je sois reçu maître sonneur. " (65)

La petite Marie.

Marie a le cœur bon et délicat. Elle s'inquiète de la tristesse de Germain qui se voit refuser sa main. Sa gentillesse et son dévouement sont tels qu'elle ne pense qu'aux autres, ne dort pas, travaille la nuit entière, tandis que Germain semble oublier même le petit:

" Elle fut un peu inquiète de voir (Germain) si morne et de ne pas deviner ce qui roulait dans son esprit; mais elle n'osa pas lui parler davantage... elle attendit le jour avec impatience, soignant toujours le feu et veillant l'enfant dont Germain paraissait ne plus se souvenir." (66)

Sa délicatesse morale se manifeste en toute occasion. Malgré la tristesse, la petite Marie " avait mangé par complaisance... " (67) et " commençait à s'égayer et à badiner avec le petit Pierre... " (68) Par attachement à ses parents, à ses amies, elle prévoit, en essayant de s'oublier elle-même, que sa vie se passera bien avec eux:

" ... elle fit effort pour se persuader que sept mois seraient bientôt passés, et pour songer au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à leur service. " (69)

Malgré le découragement de Germain, la petite Marie ne perd pas la tête. Elle est courageuse et intelligente; et se montre plus

vaillante que Germain à qui elle donne une leçon d'énergie et d'optimisme: "... on ne doit pas être lâche pour ses amis, et au lieu de montrer le mauvais côté de son sort, vous devriez m'en montrer le bon ... " (10)

Pour décrire la jeune femme au matin même de son mariage, George Sand compare sa fraîcheur à l'état des fleurs printanières, elle y voit une promesse de bonheur et un gage de sérénité profonde:

" Quoiqu'elle n'eût pas fermé l'œil de la nuit, l'air du matin et surtout la joie intérieure d'une âme aussi limpide que le ciel, et puis encore un feu de flamme secrète, contenue par la pudeur de l'adolescence, lui faisaient monter aux joues un éclat aussi suave que la fleur du pêcher aux premiers rayons d'avril. " (71)

La petite Marie se montre très sensible. La mort la préoccupe le jour même de son mariage, et la bague qu'elle porte évoque le souvenir de Catherine: " Je vous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et pénétré. Je mourrai avec, et si c'est avant vous, vous la garderez pour le mariage de votre petite Solange. " (72)

Madeleine.

Madeleine possède un cœur généreux, et la constance caractérise la bonté de la mouillère du cornouer. Elle se soucie des pauvres gens et surtout de François le Champi: " ce bel enfant si malpropre, si déguenillé, et si abandonné à l'hébétément de son âge " (73) Son instinct de femme et de mère invente les mille délicatesses de la pitié. Pour le réchauffer, elle lui couvre les épaules de son " chéret de laine " (74) Son propre fils n'aurait pas joui d'un accueil plus prévenant: " Elle ôta toute la paille qu'elle avait sous ses genoux et lui en fit un lit où il ne chôma pas de s'endormir... " (75)

Elle est économe sans tomber dans l'avarice. Son argent glisse de la main à la main des pauvres, dès que son bon cœur lui suggère de les secourir. Sabella, la voisine, poussée par la misère et forcée par la belle-mère, ne va-t-elle pas abandonner son enfant à l'hospice? Le jeune neunière n'hésiste pas; il faut l'en empêcher. Elle prend le Champi dans ses bras et donne un peu d'argent à sa mère adoptive:

" Tenez, voilà dix écus pour payer votre ferme ou pour emménager ailleurs... C'est de l'argent à moi, de l'argent que j'ai gagné. Je sais bien qu'on ne le redemandera... On ne tuera si l'on veut, j'achète cet enfant-là, il est à moi, il n'est plus à vous... C'est moi qui serai sa mère... Je ne ferai couper par morceaux pour mon Joannie; oh bien! j'en endurerai autant pour celui-là. Viens, mon pauvre François. Tu n'es plus champi, entends-tu? Tu as une mère, et tu peux l'aimer à ton aise; elle te le rendra de tout son cœur. " (76)

Mademoiselle travaille pour le bonheur des autres et se sacrifie pour eux:

" (Elle) pouvait... se priver de ses propres aises, et donner à ceux qu'elle savait malheureux autour d'elle, un jour un peu de bois, un autre jour une partie de son repas et un autre jour encore quelques légumes, du linge, des œufs... Elle venait à bout d'assister son prochain, et quand les moyens lui manquaient, elle faisait de ses mains l'ouvrage des pauvres gens, et empêchait que la maladie ou la fatigue ne les fît mourir. Elle avait tant d'économie, elle raccommodait si soigneusement ses hardes, qu'on eût dit qu'elle vivait bien... comme elle voulait que son monde ne souffrît pas de sa charité, elle s'accoutumait à ne manger presque rien, à ne jamais se reposer, et à dormir le moins possible, " (77)

Sa bonté va jusqu'à l'héroïsme. Mademoiselle devient la tutrice d'une fille très jeune et très belle, Mariotte. Cette personne est la

sœur de Blancher, l'époux qui a quitté Madeleine. Malgré cette situation délicate, Madeleine accepte l'arrangement de famille et reçoit chez elle sa belle-sœur ; elle en admire la bonté , et pense "qu'un bon esprit et bon cœur vont toujours de compagnie avec une belle figure." (70) Elle décide même de la traiter comme sa propre fille. En fait Mariette fait la grasse matinée. La nouvelle parle seulement des qualités de Mariette: " La pauvre enfant est dans l'âge où l'on garde mal ses ouailles et son cœur encore plus mal... " (79) Elle voudrait que François pardonne à Mariette et l'aime:

" Si Mariette aime à se faire belle, c'est qu'elle veut te plaire... et si quelquefois elle ne parle avec un peu de vivacité, c'est qu'elle a de l'humeur de vos picoterics et ne sait à qui s'en prendre. Mais la preuve qu'elle est bonne et qu'elle veut être sage, c'est qu'elle a connu ta bonté, et qu'elle veut t'avoir pour mari . " (80)

Cette jeune femme connaît son devoir. Elle est très courageuse et très bonne. Malgré l'injustice et la cruauté de son mari et de sa belle-mère, elle les respecte toujours et ne se plaint pas de leur méchanceté. Sa bonté brise les haines et personne ne peut lui en vouloir: "... il n'y a pas moyen d'être longtemps fâché contre elle..." (81) Travailleur incassable, Madeleine suscite les éloges de son mari même, du moins en ses " moments de justice et d'amitié. " (82) Il lui exprime son admiration en termes hyperboliques, un peu incohérents mais dignes d'un menuisier avare: " Madeleine, il n'y pas de meilleure femme que vous... tu es sage, laborieuse, et... tu vaux ton pesant d'or. " (83)

Sa sensibilité religieuse est très développée. Madeleine prie souvent dans la solitude des champs; elle demande à la religion des consolations pour adoucir ses souffrances:

" Quand Madeleine Blanchet fut toute seule... elle s'en fut au bout de l'écluse du moulin, dans un recoin de terrain que la course des eaux avait mangé tout autour... C'était là qu'elle allait... dire ses raisons au bon Dieu, parce qu'elle s'y était pas dérangée et qu'elle pouvait s'y tenir cachée derrière les grandes herbes folles, comme une poule d'eau dans son nid de vertes brindilles... se mit à deux genoux pour faire une bonne prière, dont elle avait grand besoin et dont elle espérait grand confort.." (84)

Malgré son mari cruel, sa belle-mère méchante, elle reste fidèle à son foyer, et rien n'assombrit son humeur gaie. Ce bel équilibre repose sur deux livres: " le saint Evangile et un accourci de la vie des Saints " (85) Madeleine y puise force et courage:

" L'Evangile la sanctifiait et la faisait pleurer toute seule... La Vie des Saints lui faisait un autre effet... Toutes ces belles histoires lui donnaient des idées de courage et même de gaieté." (86)

Incapable de se dominer, Blanchet s'abandonne aux pires colères; il ne peut pas maîtriser sa jalousie et sa méchanceté; il insulte sa femme, et blâme son fils, Jeannie, qu'il appelle " mal élevé, capon, pleurard "; à l'en croire sa mère n'en fera rien de bon. Il " se leva en coupant l'air de son bâton et en jurant qu'il allait tuer le champi. (87) La femme courageuse risque sa vie:

" Quand Madeleine le vit si affolé de fureur, elle se jeta au-devant de lui, et avec tant de hardiesse qu'il en fut démonté... elle lui ôta des mains son bâton et le jeta au loin dans la rivière. (88)

Elle lui fait des remontrances très justes :

" Vous ne ferez point votre perte en écoutant votre mauvaise tête. Songez qu'un malheur est bientôt arrivé quand on ne se connaît plus, et si vous n'avez point d'humanité, pensez à vous-même et aux suites qu'une mauvaise action peut donner à la vie d'un homme. Depuis longtemps... vous menez mal la vôtre... Je vous empêcherai... de vous jeter dans un pire mal qui aurait sa punition dans ce bas monde et dans l'autre... Allez-vous-en... c'est la première fois de ma vie que je vous donne un commandement... je ne perds point pour cela le respect que je vous dois. " (89)

Et pour couper court, elle lui promet " que demain le champi ne sera plus céans... " (90) Forcée de renvoyer François le Champi, Madeleine lui cache les raisons qui peuvent le blesser, et l'invite à se lancer dans la vie. Elle admire ses capacités et son habileté, et l'encourage de la manière aimable et persuasive dont les mères possèdent le secret :

" Ce que je peux t'affirmer, c'est que c'est remplir ton devoir envers moi que de t'en aller. Te voilà grand et fort, tu peux te passer de moi; et même tu gagneras ta vie ailleurs, puisque tu ne veux rien recevoir de moi. Tous les enfants quittent leur mère pour aller travailler, et beaucoup s'en vont au loin. Tu feras donc comme des autres et moi, j'aurai du chagrin comme en ont toutes les mères, je pleurerai, je penserai à toi, je prierai Dieu matin et soir pour qu'il te préserve du mal... " (91)

La petite Fadette.

Fadette n'est pas belle. Les cheveux ébouriffés, petite, et maigre, elle fait penser aux lutins, aux follets, aux fadets, et farfadets. Les gens du village la croient un peu sorcière; les fleurs, les pierres et les mouches n'ont pas de secret pour elle, c'est pourquoi ils l'appellent fadette: " C'est un enfant très causeur et

très moqueur: " vif comme un papillon, curieux comme un rouge-gorge et noir comme un grelet " (92) Le grelet est le petit cri-cri des champs, plus laid que le grillon des cheminées. Les enfants aiment écouter ses contes et ses histoires, et apprendre les jeux nouveaux qu'elle invente. Sûre de la puissance de sa langue pointue, Fadette provoque volontiers ses interlocuteurs, et se venge de leurs moqueries par des plaisanteries plus piquantes que leurs attaques sur sa pauvreté et sur les scandales de sa mère partie du foyer. Parfois, avec moins de méchanceté et plus de tristesse, elle se plaint: " si le monde était juste et raisonnable, il ferait plus d'attention à mon cœur qu'à ma vilaine figure et à mes mauvais habillements. " (93) Pourquoi l'appelle-t-on " enfant de coureuse et de vivandière "? Pourquoi donc la pousser à devenir méchante langue pour se venger des mauvaises gens? "... si on avait été bon et humain envers moi, je n'aurais pas songé à contenter ma curiosité aux dépens du prochain... " (94)

Malgré ses souffrances et ses humiliations, elle garde un bon cœur. Les chenilles en profitent, comme les grenouilles; à chaque occasion elle les protège: " si on doit tuer tout ce qui est vilain, je n'aurais pas plus que toi le droit de vivre " (95) Et pour rien au monde elle accepterait d'arracher la patte d'une guêpe ou de clouer à un arbre une chauve-souris vivante. Plus que les animaux, les hommes profiteront des bontés de son âme charitable. Personne n'est exclu de sa sympathie, pas même les garnements du village: " Mes yeux voient en bien ce qui est bon, dit-elle, et en pitié ce qui ne l'est pas... " (96) Sylvinet, son voisin, a beau la détester toujours, elle le soigne

volontiers, et le traite avec la délicatesse d'une grande cœur. Elle voudrait faire un échange, donner sa santé et recevoir en retour la malade:

" Mon bon Dieu, faites que ma santé passe de mon corps dans ce corps souffrant, et comme le doux Jésus vous a offert sa vie pour racheter l'âme de tous les humains, si telle est votre volonté de m'ôter ma vie pour la donner à ce malade, prenez-la; je vous la rends de bon cœur en échange de sa guérison que je vous demande. " (97)

Elle l'encourage, essaie de détruire les idées fausses que des sorcières lui ont mises dans l'esprit; le jeune en est obsédé. Il se croit victime d'un mauvais sort, et condamné à vivre méchant et jaloux.

L'héritage de sa grand-mère enrichit Fadette et lui permet d'aider des enfants malheureux et de bâtir pour eux une jolie maison: elle les y instruit, leur enseigne la religion, soigne les malades. Sa foi est forte, profonde, pacifiante: elle n'a pas peur du diable, Dieu est plus puissant que lui, et le démon " n' a aucun pouvoir pour venir sur la terre nous abuser. " (98)

Un des traits remarquables de cette jeune fille c'est sa reconnaissance. Touchée par le bon cœur et l'amitié de Landry, son voisin, la petite Fadette l'en remercie et lui exprime son attachement en un monologue long et mièvre, plus naturel sous la plume de George Sand que dans la bouche d'une paysanne:

" ... tu m'as fait danser aujourd'hui... tu es même venu, après vêpres, me chercher auprès de l'église... Tu m'as défendue contre de méchants enfants, et tu as provoqué de grands garçons qui, sans toi, m'auraient maltraitée... en m'entendant pleurer, tu es venu à moi pour m'assister et me consoler. Ne crois point, Landry, que j'oublierai jamais ces choses-là... j'en garde une grande

souvenance, et tu pourrais me requérir, à ton tour, de tout ce que tu voudras..." (99)

Dans son adolescence sa beauté se développe et son cœur s'améliore. Son charme la rend aimable et fait disparaître toute hostilité à son égard. Elle devient gentille pour tout le monde; personne ne la blesse et elle cesse d'attaquer ses voisins. La petite Fadette aime se plonger dans la solitude. La beauté de la nature et le mystère des choses la charment. Par goût romantique, et comme George Sand, elle se divertit à fureter partout, dans le silence, et loin de ceux qui se croient sages.

Madame de Blanchesmont.

Veuve à vingt-deux ans, Marcelle a un tempérament inconstant: tantôt douce, tantôt dure: "Elle était de ces âmes tendres et fortes à la fois..." (100) L'inquiétude et l'ennui colorent ses sentiments. Elle veuve aux yeux étonnés, elle aime suivre de longs rêves, charmer sa solitude mélancolique de rêves "étranges, tantôt riants tantôt pénibles." (101) Elle se passionne de satin, de dorures, de "mille babioles brillantes." (102) Puis se dégoûte de tout cet encombrement:

"Elle avait presque toujours vécu loin de son mari, et cette jolie chambre si chaste et si fraîche... ne lui rappelait que des souvenirs mélancoliques et doux... elle s'y était attachée comme à un asile mystérieux, où les douleurs de sa vie et les orages de son âme s'étaient toujours apaisés dans le recueillement et la prière. Elle y promena un long regard d'affection, puis elle prononça... la formule d'un éternel adieu à tous ces muets témoins de sa vie intime... vie cachée comme celle de la fleur... qui penche sa tête sous la feuillée pour la douceur de l'ombre et de la fraîcheur." (103)

Cette femme sentimentale ne manque pas de courage. Elle ne craint rien: " Elle n'était pas d'une nature pusillanime; elle n'avait pas peur et ne fermait pas les yeux... " (104) C'est là, semble-t-il une réaction contre la timidité que sa famille voulait lui inculquer pendant son enfance. La jeune baronne, indépendante comme George Sand, s'en est affranchie.

" Les regrets, les plaintes, les terreurs et les récriminations de ses grands-parents l'avaient tant lassée et tant dégoûtée de la crainte... La tendre et courageuse Marcelle se disait que, sous le tonnerre et la grêle, on peut sourire, à l'abri du premier buisson, avec l'être qu'on aime... qu'importe d'être ruiné, exilé, emprisonné?... On ne déportera jamais l'amour... (105)

Les langueurs de son éducation aristocratique n'ont pas tué en elle l'instinct du dévouement: " elle était de ces âmes... qui ne conçoivent pas d'autre bonheur que celui qu'elles donnent." (106)

L'incendie avale violemment les bâtiments de Blanchemont. Un cri perçant jaillit dans une atmosphère d'asphyxie. La belle veuve n'écoute que son cœur, et sauve son fils qu'elle emporte dans ses bras. Sans peur, elle rentre alors dans la maison, sans se laisser arrêter par les flamèches, la fumée et les craquements des poutres, et court au secours d'une voisine paralysée. Risquer sa vie pour les autres lui semble tout naturel. S'il faut sacrifier sa fortune, et abandonner le château familial pour assurer le bonheur de ses voisins, elle le fait sans hésiter.

Femme de grande responsabilité et de volonté forte, elle ne manque jamais à son devoir; comme elle est fille unique, sans personne pour la protéger, elle prend très tôt l'habitude d'administrer ses biens:

" Les parents de son mari étaient fort âgés, et un peu effrayés des dettes du défunt... ils furent à la fois étonnés et ravins de voir une femme de vingt-deux ans... prendre la résolution de gérer les siennes elle-même et d'aller voir par ses yeux l'état de ses propriétés... " (107)

L'amour maternel domine sa vie affective; elle aime Henri, son aîné, avec passion; mais elle préfère son fils, Édouard. Elle sacrifie son bonheur pour lui et se dévoue sans limite avec une douceur et une tendresse où elle trouve son bonheur: "... elle alla sur la pointe du pied contempler et bénir le sommeil de son fils. La vue de ce pâle enfant... lui causa un attendrissement passionné... " (108)

Un mystérieux conflit l'agite alors; se sent-elle coupable de quelque infidélité à l'égard de son mari mort? Craint-elle de provoquer dans le cœur de l'enfant je ne sais quelle jalousie? Elle éprouve le besoin de rassurer le bébé endormi, d'apaiser sans doute le remords qui s'éveille en elle, et de se justifier:

" Sois tranquille, lui disait-elle, je ne t'aime pas plus que toi... S'il n'était pas le meilleur et le plus digne des hommes, je ne te le donnerais pas pour père. Va, petit ange, tu es ardemment et fidèlement aimé... " (109)

Ericolin, la folle, lui fait pitié. Madame de Blanchemont l'aide avec tant de délicatesse que la pauvre ne se sent jamais méprisée et n'éprouve aucun ressentiment. Marcelle rencontre un jour la folle étendue par terre; au lieu de passer son chemin, la baronne s'arrête, soulève la malheureuse, va l'appuyer contre un arbre. Sans écouter la répulsion provoquée par cette guenille, la dame prend soin de son visage, de sa chevelure en désordre chargée d'herbes et de gravier. Elle lui parle avec bonté, et lui demande si elle souffre.

Sa révolte dépasse le champ de ses sentiments personnels et le cadre familial: Marcelle est en effet de ces femmes qui entrevoient la crise sociale qui secoue leur siècle. " Il n'y a plus rien d'étranger aux femmes de notre temps" (110) écrit à son occasion George Sand. Journal et roman, philosophie et politique lui ont appris à déchiffrer "le grand livre triste, diffus, contradictoire et cependant profond et significatif de la vie actuelle." Quelques années avant la Révolution, elle voit les nuages s'accumuler et les éclairs les déchirer. Au-delà du " présent engourdi et malade " , elle pressent la lutte de l'avenir et du passé.

Mariette Blanchet.

Mariette, une très jolie cousine de Madeleine, soigne ses robes, et suit toujours la mode: sa coiffe bien plissée, cheveux reluisants, "bien tirés en alignement." (111)

Elle se laisse entraîner par la méchanceté et la jalousie. Sa belle-cœur la prend en tutelle, mais Mariette ignore son bon cœur. Par manque de sincérité et de reconnaissance, elle s'élève contre Madeleine qui l'adopte " comme sa fille." (112) Elle n'obéit guère et pousse l'hypocrisie jusqu'à l'insolence. Madeleine lui interdit-elle la maison de la Sévère, Mariette rentre chez elle, sort par une porte dérobée, et rejoint la Sévère pour se moquer avec elle de sa tutrice.

François le Champi.

Comme beaucoup d'enfants abandonnés, il ne sait rien. Madeleine Blanchet le trouve au moment de sa lessive à la fontaine. Elle lui demande son nom: avec une spontanéité aimable et naïve, il lui répond:

- François.
- François qui?
- Qui? dit l'enfant d'un air simple.
- A qui es-tu fils?
- Je ne sais pas, allez!
- Tu ne sais pas le nom de ton père?
- Je n'en ai pas.
- Il est donc mort?
- Je ne sais pas... (113)

Le bonheur du champi c'est de plaire aux autres. Il aime montrer son bon cœur et sa reconnaissance; la meunière ne peut prendre dans ses mains son linge et son savon. Sans rien dire, le jeune homme se charge du fardeau. Touchée de sa générosité, Madeleine le voit " qui l'avait rattrapée et qui lui apportait son battoir, son savon... son linge et son chéret de laine. " (114)

La rancune et la vengeance n'habitent jamais son cœur. Aucune hostilité chez lui. Il a beau être maltraité par Cadet Blanchet, le mari de Madeleine. François ne se fâche jamais, ne proteste jamais. Malgré la cruauté, la jalousie de cet homme étrange, Champi regrette sa mort et se sent affligé de tristesse:

" François n'avait point sujet d'aimer ni de regretter maître Blanchet. Et si, il avait tant de religion dans le cœur, qu'en écoutant la nouvelle de sa mort il eut les yeux moites et la tête lourde comme s'il allait pleurer... " (115)

Pour rien au monde, il ne ferait souffrir les autres; pas même Jeannie le fils de Madeleine, qui l'agace de ses espiègleries: " J'aime mieux souffrir le mal que de le rendre. " (116) La Sévère et Marietta persécutent la mère adoptive; le Champi en a le cœur blessé. Ce qui le tracasse surtout c'est la perspective d'abandonner

sa mère adoptive, et de la laisser seule dans le danger :

" Je suis champi, mais elle ne regarde point à cela, elle. Elle m'a aimé comme son fils, ce qui la plus forte de toutes les amitiés... ses ennemis vont m'obliger à la quitter... et la quitter encore une fois, j'aime autant mourir. D'ailleurs, elle a besoin de moi, et ce serait lâche de laisser tant d'embarras sur ses bras... " (117)

Il n'est pas homme communicatif : " ... le pauvre enfant ne montrait guère... son raisonnement dans ses paroles... il ne savait dire mot... il ne savait rien de rien... " (118) Personne ne peut le haïr parce qu'il est serviable et laborieux : " ... s'il fallait courir pour rendre service, il était toujours prêt; et même quand c'était pour le service de Madeleine, il courait avant qu'elle eût parlé... " (119) François reste fidèle à son devoir; il ne s'amuse pas, travaille beaucoup, use ses forces chez Jean Vertaud qui le blâme de son manque " de gaieté " (120) A quoi le Champi répond :

" ... je n'aime ni la bouteille ni la danse je ne fréquente ni le cabaret ni les assemblées; je ne sais pas de chansons et de sonnettes pour faire rire. Je ne me plais à rien qui me détourne de mon devoir. " (121)

Dès son enfance, François le Champi attire les regards par l'expression de sa physionomie. Dans un visage marqué des traits de la misère, ses yeux brillent d'intelligence et de bonté: très jeune, il a déjà des traits caractéristiques :

" Madeleine... regarda dans les yeux du champi. Il y avait dans les yeux de cet enfant-là quelque chose qu'elle n'avait jamais trouvé même dans ceux des personnes les plus raisonnables; quelque chose de si bon et de si décidé en même temps, qu'elle en fut comme étourdie dans ses esprits... " (122)

A l'âge de dix-huit ans, le Champi devient beau et robuste. Ses cheveux d'un blond frappant le font remarquer entre tous dans le village: " Diablement beau garçon il n'a rien de trapu ni de tassé comme ses camarades. Il garde la peau blanche, " même en temps de moisson " et ses " cheveux tout frisés... comme brunets à la racine... finissaient en couleur d'or. " (123) Sa " propreté" lui donne un " air qu'on ne trouvait point aux autres... " (124)

Délicat et reconnaissant, il aime Madeleine comme sa propre mère; d'ailleurs il attend d'elle la protection et l'affection d'une vraie mère. Il souffre très vivement de n'être pas choyé comme le sont les autres enfants:

" ... vous embrassez Jeannie bien souvent... vous ne m'avez jamais embrassé... J'ai pourtant grand soin d'avoir toujours la figure et les mains bien lavées, parce que je sais que vous n'aimez les enfants malpropres... mais vous ne m'embrassez pas davantage pour ça... Je vois bien pourtant que toutes les mères caressent leurs enfants et c'est à quoi je vois que je suis toujours un champi et que vous ne pouvez pas l'oublier. " (125)

Il apprend très vite, et sait si bien lire qu'il peut enseigner aux autres garçons: ...

"... Madeleine l'aide à s'instruire dans le catéchisme, et le curé de leur paroisse fut tout réjoui de la bonne mémoire de cet enfant, qui pourtant passait toujours pour un nigaud, parce qu'il n'avait point de conversation et n'était hardi avec personne." (126)

Aucune méchanceté. François ne se joint pas aux mauvais camarades, et ne se laisse pas entraîner au mal:

" Il arriv. donc en âge de quinze ans sans connaître la moindre malice, sans avoir l'idée du mal, sans que sa bouche eût jamais répété un vilain mot et sans que ses oreilles l'eussent

compris... " (126)

La mauvaise conduite de Mariette, la belle-sœur de Madeleine, l'inquiète; cette jeune fille refuse d'obéir, ne soigne pas la malade, blessée par ses calomnies, minée par la tristesse, à la pensée de se séparer du Charpi. Il essaie d'aider Mariette, l'éclaire sur son devoir et sur ses défauts, lui fait des remontrances de façon simple et claire:

" ... si vous n'aimez pas le souci et le tracas qu'on se donne pour ceux qu'on aime et qui sont dans un mauvais charroi, il faut vous mettre à part, vous noyer de tout... Mais si vous avez du cœur, la belle enfant... il faut vous réveiller un peu plus matin, soigner Madeleine, consoler Jeannie, soulager Catherine. " (127)

Catherine c'est la servante fidèle, " qui est capable de mourir sous le collier comme un bon cheval. " (128)

Sylvinet.

Sylvinet est beau comme son frère jumeau, Landry, mais en diffère par sa grande sensibilité et sa délicatesse; cela lui vaut de la part de sa mère un brin de préférence. Plus gracieux et plus câlin pendant son enfance, il devient ensuite plus romantique, passionné de solitude et de rêverie, aimant s'évader dans le passé. Son affection pour son frère va jusqu'à l'excès; en est-il séparé il devient sombre: renonce au jeu, au travail, et s'il promène sa petite sœur, c'est en silence et sans songer à l'amuser. Il ne goûte qu'une consolation: s'asseoir au bord des ruisseaux et des ravines où Landry aimait se reposer.

Landry.

Landry est un beau garçon ; les yeux bleus, le corps droit, la chevelure blonde et abondante, le front large et l'air décidé, " émerveillent " les passants qui s'arrêtent pour l'admirer. Ils disent de son jumeau et de lui : " c'est tout de même une jolie paire de gars. " (129)

Il aime son prochain, les malheureux surtout provoquent sa pitié. Son affection fraternelle est si forte qu'il se sacrifie pour le bonheur de Sylvainet beaucoup plus effrayé que lui à l'idée de quitter la famille et de vivre dans une maison étrangère. Landry lui dit de façon agréable et avec bon sens dans la langue sentimentale de George Sand, sinon dans celle des garçons berrichons :

"si nous pouvons nous décider à la séparation, mieux vaut que je m'en aille... je suis un peu plus fort que toi ...j'aime mieux te savoir avec notre mère... tu es le plus mignon et le plus amiteux. Reste donc, moi je partirai." (130)

La cruauté et l'injustice des hommes le bouleversent, et le poussent à défendre la petite Fadette qu'il n'aime pas, contre les filles et les garçons qui la persécutent, la frappent, la décoiffent à coups de poing. Il connaît les défauts de la jeune fille, mais il ne la blâme pas de façon dure; il lui fait des remontrances sans y mêler le moindre mépris :

"... tu n'as point l'air propre et soigneux, et tu te fais paraître laide par ton habillement et ton langage ... tu montes sur les arbres comme un vrai chatécourieux ... C'est bon d'être forte et lesté ... de n'avoir peur de rien, et c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour une femme trop est trop, et tu

as l'air de vouloir te faire remarquer... C'est encore bon d'avoir plus d'esprit que les autres; mais à force de le montrer, on se fait des ennemis... tu as des connaissances, mais j'espère que tu ne t'es pas donnée aux mauvais esprits... " (131)

Sa personnalité s'affirme, et l'amour propre paraît plus fort chez lui que chez son frère qu'il entraîne quand il faut chercher les nids au faite des arbres. Il supporte avec peine qu'on leur dise qu'ils ne seront qu'une moitié d'homme s'ils ne s'habituent pas à se quitter; et pour en finir, à quatorze ans, Landry déclare à son père qu'il se charge désormais de piquer les grands bœufs de la Briche. Ce n'est pas l'orgueil qui le fait parler ainsi, mais l'amour du travail.

Le jeune homme est courageux, fier de montrer qu'il n'est ni maladroit ni lâche et se sent chatouillé dans son amour-propre de sentir au bout de son aiguillon les bœufs du père Caillaud, les plus belles bêtes du pays, et de race pure: quelle joie " d'avoir une si belle amalle au bout de son aiguillon... " (132)

Petit Pierre.

L'enfant exprime ses sentiments personnels au sujet de sa mère morte. Dans sa spontanéité, il admire la beauté du cercueil, la blancheur du cadavre même. Il en parle avec une foi simple, un peu puérile. Pour lui, le paradis c'est avant tout un lieu où personne ne souffre du froid:

" ... je l'ai vue mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embrasser et lui dire adieu! ... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel... " (133)

Le père Barbeau.

Le père Barbeau est bon travailleur. Le bien-être et la richesse de sa famille proclament ses capacités; ses affaires prospèrent et ses deux champs assurent à ses enfants une nourriture abondante. Il habite une maison couverte de tuiles. Malgré sa situation, il ne fait pas le fier. Heureux au milieu des siens, il s'interdit toute injustice à l'égard de ses voisins et des paroissiens.

Il aide la mère Barbeau, sa femme, à soigner les enfants et il berce volontiers les jumeaux lorsqu'ils pleurent en même temps. S'il consent plus tard à les mettre en service, c'est parce qu'il " n'était pas assez riche pour garder tout son monde avec lui... " (134)

Pour tout adieu il les encourage à bien travailler " Souvenez-vous que quand les enfants font plaisir à leurs père et mère, ils font plaisir au grand Dieu du ciel qui les en récompense un jour ou l'autre ... " (135)

La mère Maurice.

La mère Maurice a le cœur délicat; son " pauvre gendre ", Germain, est-il triste parce que la petite Fadette lui a refusé sa main, elle s'en inquiète et le console avec sympathie: " Vous ne mangez pas aussi bien qu'à l'ordinaire, vous ne riez plus, vous causez de moins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous... vous avons fait de la peine? " (136)

Son intuition de mère lui fait deviner tout à la fois la cause du mal et son remède: " Sans doute il y a quelque part une femme qui est faite pour vous, car le bon Dieu ne fait personne sans lui réserver son bonheur dans une autre personne... Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu'il vous faut, prenez-la; et qu'elle soit jeune ou vieille, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l'êtes point. " (137)

Les vagabonds.

Aucune noce de campagne, sans " le broyeur de chanvre ", il est aussi cardeur de laine. " Erudit et beau parleur " (138), on l'invite à " toutes les solennités tristes ou gaies " (139) Comme les troubadours il passe de village à village, entre dans toutes les familles, et se repose rarement dans la sienne. Ses chants plaisent toujours, et s'il faut, pour clore un bouquet, prononcer un discours à la mode du temps, il est toujours prêt à prendre la parole.

Son répertoire, comme celui de son collègue le fossoyeur, abonde en histoires de revenants. Il en parle dans la nuit noire,

raconte des tours de fantômes, fait trembler tous ses auditeurs, et se garde lui-même indemne de toute peur. Avec quel art il fait " passer un frisson glacé dans les veines " de ses auditeurs berrichons, par " ses étranges aventures de follets et de lièvres blancs, d'âmes en peine et de sorcières transformées en loup, de sabbat au carrefour et de chouettes prophétesses au cimetière. "

(140) Ces récits épouvantables inquiètent, et les bonnes gens qui les ont entendus n'osent plus traverser le cimetière le soir.